

crainte de la persécution. Déjà la voix de ces nouveaux apôtres s'est fait entendre, et leurs paroles ont atteint les extrémités du globe. Déjà d'Oxford ont été lancées ces œuvres pétillantes d'esprit et de la vérité, que l'Angleterre lit avec tant d'avidité, et qui, des bords de la région qui les a vues naître, ont volé par tout le continent d'Europe, par toute l'Amérique, et jusques aux bornes mêmes du monde.

Des paroles tombées des lèvres d'un ecclésiastique, qui, l'an dernier, visita cette célèbre université, paroles de vérité que nous nous sommes fait une loi de recueillir, nous ont dévoilé un mystère, dont le mot jusqu'à ce jour avait échappé à toutes les investigations, ou tout au plus, n'a pu se faire que faiblement sentir par les esprits désireux de la saisir. "Oxford, nous a-t-il dit, est incontestablement le centre du mouvement dont l'Angleterre devient de plus en plus le théâtre : c'est là que s'élabore le retour à la foi des anciens, comme disent les universitaires, cette foi qu'ils ont retrouvée et qu'ils ont la franchise de reconnaître dans le sein de l'Eglise Romaine. Introduit par Lady Russell de Londres à l'un des membres les plus distingués de l'un des vingt-trois à vingt-quatre collèges de cet immense établissement, j'ai pu, dans l'intimité dont il a daigné m'honorer, faire une juste appréciation de l'état où les recherches de la science y ont constitué le catholicisme. Invité par une aimable et franche hospitalité, je fus assez heureux pour devenir le commensal de sept gentils-hommes, tous fellow et professeurs renommés de l'université, dont la conversation pleine d'intérêt, jointe à l'expression toujours si touchante de l'hospitalité anglaise, n'a pas peu contribué à me faire connaître tout ce que j'attendais de leur part. Ces hommes de qui une heureuse circonstance venait de me rapprocher, étaient des célébrités, dont les noms, de quelques-uns au moins, ont brillé avec éclat ; le public, en Angleterre, ne saurait reconnaître la réputation que se sont justement acquise par leurs œuvres littéraires, MM. Ward, Oakley et Morris.

C'est avec ces savants et plusieurs autres, tels que MM. Temple et Coffin, qu'il m'a été donné de discourir au long sur le puseyisme et le catholicisme : leurs paroles animées par la vérité dont ils sont si ardemment épris me fit descendre jusqu'au fond de leur âme, où je découvris une pensée forte, une volonté puissante, celle de se détacher tôt ou tard d'une église dont ils ont appris à combattre l'enseignement mensonger. Le catholicisme, ses dogmes et sa théologie prirent la plus grande partie du temps que dura cette nouvel agape ; chacun en exalta les beautés, en prôna la vérité ; l'un d'eux M. Morris, faisait, disait-il, ses délices de l'étude du Père Petau, un autre, M. Ward, aujourd'hui réuni à la foi catholique, s'occupait activement de la lecture des œuvres du P. Suarez. Qui le croirait ? Oxford a vu reparaître dans son sein des pratiques que la fureur protestante en avait chassées, il y a plus de trois siècles ; le signe de la croix y est en honneur du moins auprès de quelques-uns de ses membres ; le bréviaire romain y est repris par un certain nombre d'entre eux ; ce fait je puis l'attester pour M. Morris, qui a bien voulu, pour faire taire mon scepticisme à ce sujet, me montrer celui dont il se sert journellement. La confession auriculaire paraît n'être pas inconnue parmi eux, ainsi que je puis l'augurer d'après ce que la discrétion m'a permis d'en apprendre de leur bouche. Oxford, je dois le confesser, puisque c'est ma conviction, basée sur des faits incontestables, Oxford est placé sur un immense volcan prêt à faire éruption ; la matière ignée s'élabore incessamment dans son sein ; on peut prédire quel en sera le résultat. La masse imposante qui dernièrement, à l'occasion du procès de M. Ward, a épousé sa cause et défendu ses opinions, ne vient-elle pas corroborer ici mes prévisions ?

L'exemple de ce noble partisan de la vérité, à laquelle il a si généreusement sacrifié les intérêts du temps ne restera pas sans imitateurs, comme il n'est pas le premier en ce genre qu'ait donné l'université, avec laquelle il vient de faire à jamais divorce. Déjà ont pris avec lui l'initiative dans la voie du retour MM. Smith, Murray, Douglas, Goodenough, Penny, Parsons, Brook, Bridges, Talbot, Moore Capes, Tickell, Lockhart, Kind, Seager Meyrick, Renoff, Grant, tous ministres ou étudiants de l'université ; à ces noms on pourrait en joindre plusieurs autres, dont la renommée comme hommes de lettres était bien établie à Cambridge et dans les autres collèges dont ils étaient membres. Action non moins puissante qu'admirable de la grâce ! Ces nouveaux enfants de la foi, animés par l'aiguillon de la vérité, dont le flambeau les avait éclairés si vivement et dont l'onction les avait si doucement captivés, n'ont pas craint, en face des plus grands sacrifices, de renoncer à une foi mensongère, et d'embrasser une religion, fille de la croix, qui ne promet et ne donne que peines et privations à ses partisans. Combien d'autres, marchant sur leurs traces, et animés par leur exemple, s'avancent vers la ville éternelle, centre précieux de l'unité catholique ! Qui doute qu'ils n'arrivent enfin à ce rocher immuable autour duquel soufflé la tempête, que les vagues d'une mer en furie battent sans relâche, mais qui, fort de la solidité de sa base, résiste depuis tant de siècles à la rage des flots irrités, soulevés par les passions humaines et la malice de l'enfer ? Combien d'autres encore, en plus grand nombre ; arrêtés jusqu'à ce jour par des vœux d'intérêt personnel, secourront plus tard les chaînes dont ils sentent si vivement la pesanteur et finiront par diriger, à la suite de leurs généreux devanciers, leurs pas vers la chaire du successeur de St. Pierre ! Rome leur sourit ; mais les exigences de Rome les effraient ; ils brûlent d'être inscrits au nombre de ses enfants ; mais la crainte d'être privés des bénéfices de l'établissement les jette dans un état de perplexité, dont ils sentent fort le péril, sans avoir encore le courage de s'y soustraire. Des jours plus heureux, nous l'espérons, se lèveront sur leurs têtes, et la voix de la grâce, qui ne cesse de les appe-

ler, finira par les réunir inévitablement sous l'empire de la vérité.

Le besoin de revenir aux idées catholiques n'est pas senti uniquement par les universitaires ; il travaille puissamment la presque totalité du bas-clergé. Le haut-clergé lui-même n'y est pas étranger. Ces lords spirituels qui, à la naissance des idées nouvelles, froncèrent le sourcil, et jurèrent de les écraser du poids de leur influence ; entraînés eux-mêmes par la force des circonstances et convaincus d'ailleurs de leur vérité, il les proclament aujourd'hui *saints évangeliques*. Tous, à la vérité, ne partagent pas en ce moment les mêmes pensées, mais rien n'empêche de prédire l'identité d'opinion qu'un prochain avenir va indubitablement établir parmi eux. Les chefs ont pris l'initiative : ils ont ouvert la marche ; seront-ils les seuls à parcourir la voie du retour ? Sur leurs pas déjà se sont précipités des milliers pris dans tous les rangs, dans toutes les conditions ; déjà des congrégations entières ont signé l'acte de leur soumission à la foi ; de tous les points de l'Angleterre s'élève le cri de ralliement autour du siège de Pierre ; des millions de cœurs battent du désir de se fondre dans la grande union catholique.

Disons-le, en face de faits si nombreux et si éloquents, l'aurore de la foi brille une seconde fois sur la terre d'Albion ; sa lumière va croissant comme celle de l'astre du jour jusqu'au milieu de sa course. L'enfant qui vient d'entrer dans la vie, n'en aura pas atteint les bornes, qu'il n'ait vu la maîtresse des mers laisser son trident devant la fille du ciel et recevoir ses lois. Dans un avenir bien prochain peut-être la voix de l'unité catholique seule se fera entendre dans les immenses domaines de la glorieuse Albion. Encore quelques lustres, et le règne de l'erreur y aura fait place à celui de la vérité.

Ce n'est pas ici une idée paradoxale que nous émettons ; ce n'est pas la conception d'un esprit dans le travail d'un rêve séduisant et mensonger. En prédisant la réunion future de la Grande-Bretagne à la chaire pontificale, nous avons pour nous des espérances trop bien appuyées pour les croire illusoire ; l'histoire de dix-huit siècles si pleine d'événemens, et tous en preuve de notre assertion, forme la base où elles reposent tranquillement. Un coup d'œil jeté sur les fastes de l'Eglise servira à mieux faire ressortir l'argument que nous allons en tirer à l'appui de notre thèse.

Suite et fin au prochain numéro.

#### MOUVEMENT RELIGIEUX EN ANGLETERRE.

Le mouvement remarquable qui s'est déclaré dans l'université d'Oxford en faveur du catholicisme, ne paraît pas devoir s'arrêter de si tôt. Nous pouvons ajouter les conversions suivantes à celles qui ont eu lieu récemment dans son sein : M. Wingfield, du collège de Christ Church ; M. Frédéric Neve, du collège d'Oriel ; M. Th. Meyrick, du collège de Corpus-Christi ; M. Ch. Collyns, de Christ-Church, et curé de Sainte-Marie-Madeleine, enfin M. Fr. Oakey, chapelain du collège de Balliol. On peut s'attendre encore à plus d'une conversion dans le même corps.

La lettre suivante, écrite par le célèbre docteur Pusey à un ami qu'il cherche à rassurer, fera mieux connaître toute la gravité de ce mouvement religieux qui pousse vers l'Eglise catholique les esprits les plus éminens de l'Eglise anglicane.

" Mon cher ami,

" En vérité, sa voie est dans la mer, ses sentiers sont dans les grandes eaux et les traces de ses pas nous sont inconnues. Dans un moment comme celui-ci, il semble qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à garder le silence et à s'abstenir de dire même de bonnes choses. C'est réellement un grand mystère que la confiance qu'il (M. Newman) a eue autrefois en notre Eglise, se soit évaporée. Dans notre affliction, il est touchant de porter nos regards sur ce qu'il a été jadis, de penser au dévoûment avec lequel il a travaillé pour notre Eglise, et aux efforts qu'il a faits pour la relever. Il semble que de bons desseins, médités dans l'intérêt de notre Eglise, aient échoué, qu'un instrument suscité pour elle n'ait pas été employé selon la volonté de Dieu, et qu'il ait été en conséquence retiré. Il y a un point faible quelque part. On ne peut s'empêcher de se demander si son extrême sensibilité (de M. Newman) à ce qui est mal, convenait à ces temps de trouble. Ce qui paraît être aux esprits comme le rien chose indispensable des nécessités par lesquelles il nous faut passer et que nous devons subir, était pour lui comme le tranchant d'un glaive. Vous savez de quelle manière ce glaive semblait percer à travers son être. Mais tout cela regarde Dieu ; notre affaire est avec nous-mêmes.

" Je conçus, il y a plusieurs années, la première appréhension de ce qui vient d'arriver, alors que je n'avais aucune autre crainte, en apprenant que l'on priaît pour lui dans un grand nombre d'églises et de maisons religieuses du continent. Quelqu'un me exprima cette crainte en ces termes : " S'ils (les catholiques) prient si ardemment dans ce but, et qu'il soit digne d'être jugé parmi eux un instrument de la gloire de Dieu, dans un moment où il y a chez nous tant d'indifférence et de dégoût, ne se peut-il pas que leurs prières soient entendues ? que Dieu leur accorde ce qu'ils demandent et que nous perdions celui que nous désirons conserver ? " Et maintenant, ne doivent-ils pas penser que leurs prières, ces prières offertes, je crois, pendant un temps, nuit et jour et durant le sacrifice de la sainte Eucharistie, ont été entendues ? ne se peut-il pas que nous l'ayons perdu parce qu'il y avait comparativement chez nous si peu d'amour et de prière ? Puisqu'il en est ainsi, et dans cet état critique de notre Eglise, — la crise la plus périlleuse par laquelle elle est passée, — est-ce que la première leçon à tirer de ce fait